

Prologue

Où suis-je ?

Il fait si froid.

J'ouvre les yeux, mais je ne vois rien, moi qui déteste être dans le noir complet, je suis servie. J'ai mal à la tête. Depuis combien de temps suis-je là ?

Mon Dieu, est-ce que je vais mourir ?

OK, ne cède pas à la panique, Julie, commence par explorer cette pièce. Je sens du bout des doigts de la terre humide, ce n'est pas très logique pour une pièce. Je tente de me relever, mais ma cheville me fait mal.

Chapitre 1

Plus tôt

BIP

Satané réveil, pourquoi faut-il se lever si tôt pour gagner sa vie ?? Parfois, je regrette ce métier, je l'adore mais deux heures du matin, sérieux !

Je traîne des pieds jusqu'à la cuisine pour préparer mon petit-déjeuner et pendant qu'il chauffe, je pars m'habiller. Autant économiser son temps et pouvoir dormir plus longtemps. Mes cheveux blonds et bouclés sont en bataille, comme d'habitude, alors je décide de les attacher en queue de cheval.

Après avoir bu mon café et mangé un morceau, je pars faire un brin de toilette dans la salle de bain. Ma peau blanche est parsemée de coupures aux mains et de traces de brûlures sur les bras dues à mon travail. Dans le miroir, j'aperçois des cernes sous mes yeux

noisette, témoignant du manque de sommeil. Généralement, avant d'aller travailler, il me reste un peu de temps pour fermer les yeux et ainsi grappiller encore quelques minutes de sommeil.

BIP

Nouvelle alarme pour signaler qu'il est l'heure d'aller pâtisser. Pfou ! Bon, quand faut y aller...

Je récupère mes différents trousseaux de clés pendus dans l'entrée. Une paire pour celles de l'appartement, du portail et de la boîte aux lettres. Une deuxième pour la voiture puis la dernière pour mon casier au travail avec un double de chez moi.

Je sors enfin puis ferme à clé en partant. Il fait nuit, mais heureusement il y a des éclairages à détecteur de mouvements dans la cour que mon propriétaire a eu la bonne idée d'installer, cela me permet de voir le trou de la serrure. Je longe le mur de la maison qui comporte deux appartements, l'un au premier étage et le mien situé au rez-de-chaussée. Arrivée devant ma petite Fiat 500 rouge, j'ouvre la portière pour démarrer le moteur le temps d'ouvrir le portail.

Au moment de faire demi-tour, je sens une présence derrière moi. Bizarre, à cette heure-ci je croise rarement du monde, encore moins à pied. Je n'ai pas le temps de tourner la tête qu'un homme se jette sur moi. Sa main imposante recouvre entièrement mon nez ainsi que ma bouche, ce qui m'empêche de respirer.

Qui est ce type et pourquoi s'en prend-il à moi ? Je me débats comme une diablesse et réussis à lui mettre un coup dans les parties intimes. Pris de court, il relâche son étreinte, ce qui me laisse le temps de me redresser. Si j'arrive à atteindre ma voiture, alors je pourrai m'enfuir, mais je trébuche sur un pavé, me tords la cheville et tombe par terre.

C'est tellement frustrant, la portière est ouverte, le moteur est allumé, je suis à deux pas d'y arriver, mais il est là, je le sens, il est derrière moi, il va me tuer. Je ne veux pas mourir. Le temps de me relever, sa main se loge à nouveau sur mon visage mais cette fois-ci ce n'est pas seulement sa main qui m'étouffe mais son chiffon avec cette forte odeur chimique qui s'en dégage.

Je lutte avec autant de puissance que mon corps me le permet, je le griffe au visage, je tente à nouveau de lui donner des coups mais cette odeur, mon Dieu, elle est beaucoup trop forte, elle me monte à la tête, m'empêche de respirer, de réfléchir, de penser. Je n'ai plus d'énergie, plus de force, je n'arrive plus à me battre. Ma tête me fait mal, on dirait un marteau qui me frappe encore et encore. De plus en plus fort.

Je sens mes yeux se fermer petit à petit, je ne contrôle plus rien.

Puis, soudain, tout devient noir.

À plusieurs kilomètres de là

Il est sept heures quand Jean franchit les portes du laboratoire, muni de son éternelle serviette marron en cuir vieilli que son père lui a offerte il y a 25 ans alors qu'il venait de signer son contrat avec JOELEX, où il travaille toujours.

Cela fait plusieurs mois que son équipe et lui œuvrent sur un nouveau virus similaire à Ebola. Depuis un certain temps, il se pose beaucoup de questions sur son travail et les risques qui peuvent en découler. Surtout après ce qui s'est passé l'an dernier et cette pandémie mondiale qui a tué énormément de personnes. Les médias et le gouvernement proclamaient qu'elle provenait d'un marché noir, mais la réalité est tout autre. La vérité, c'est qu'il provient d'un laboratoire, allez savoir s'ils ne sont pas allés propager cette saleté volontairement, un peu comme une arme de guerre.

Toutes ces histoires de politique le dépassaient complètement. Tout ce qu'il voulait, c'était trouver un moyen de sauver les gens des pires maladies.

Il y a 35 ans, quand sa sœur est décédée du cancer, il s'était juré de tout faire pour trouver un traitement pour que plus personne ne vive la même chose. Mais ça ne se passait pas toujours comme il l'avait imaginé.

Au début de sa carrière, il était plein d'ambition, déterminé à tout donner pour trouver des vaccins mais ce n'était pas aussi simple qu'il l'aurait cru. Bien sûr, il savait qu'il ne suffisait pas de mélanger quelques molécules pour en faire un traitement mais c'était plus complexe encore qu'il ne l'avait envisagé : il y a tout un tas de règles à suivre, de formules à valider, à tester avant d'avoir un semblant de résultat.

Puis, très vite, il comprit pourquoi. Certaines personnes très haut placées avaient la mainmise sur leur travail. Différentes études prenaient subitement fin et souvent les raisons étaient plutôt floues. Lorsque Jean se retrouva à diriger une équipe, il sut que ces gros bonnets, des hommes riches au grand pouvoir, offraient de coquettes sommes pour arrêter certains projets. À ce moment-là, il sut que certains traitements ne verraient jamais le jour. Malgré tout, il continuait d'aller travailler dans l'espoir qu'un jour tout ça change, que ses supérieurs ne soient plus corrompus par ces politiciens. Mais c'était peine perdue.

Après avoir traversé le grand hall, il monta au premier étage et arriva enfin devant son poste de travail. Certains de ses collègues étaient déjà concentrés sur leur travail et d'autres, comme lui, venaient tout juste de s'y installer.

Sur sa table, il remarqua une enveloppe marron en papier kraft. En l'observant de plus près, il constata qu'elle n'avait ni timbre ni adresse postale. Elle portait seulement l'inscription « Pour Jean ». Avant de l'ouvrir, il jeta un œil autour de lui en se demandant qui avait bien pu la lui déposer. À l'intérieur se trouvait une lettre anonyme, écrite avec des lettres découpées dans des magazines, qui disait seulement : « Le virus contre votre fille, vous avez jusqu'à 19 h. »